8797 A

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Fascicule 106

B.U. DE BORDEAUX
0BXL0391711

MÉLANGES 1945

III

ÉTUDES HISTORIQUES

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ
BORDEAUX

SOCIÉTÉ D'EDITION : *LES BELLES LETTRES*
95, BOULEVARD RASPAIL
PARIS VI^e^
—
1947

IL 8797.A-106
MÉLANGES 1945 — III. ÉTUDES HISTOR
PARIS (6e)
1947

MÉLANGES 1945

III

ÉTUDES HISTORIQUES

8797 A

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Fascicule 106

MÉLANGES 1945

III

ÉTUDES HISTORIQUES

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ
BORDEAUX

SOCIÉTÉ D'EDITION : *LES BELLES LETTRES*

95, BOULEVARD RASPAIL

PARIS VI^e^

1947

ACQUISITIONS
33065

DE LA MÊME COLLECTION :

103. MÉMORIAL DES ANNÉES 1939-1945.
104. MÉLANGES 1945. I. ETUDES ALSATIQUES.
105. — — II. ETUDES LITTÉRAIRES.
107. — — IV. ETUDES PHILOSOPHIQUES.
108. — — V. ETUDES LINGUISTIQUES.

AVANT-PROPOS

Ces « Etudes historiques » devaient paraître en octobre 1945, pour le retour de l'Université de Strasbourg, en même temps que des Etudes « Alsatiques », « littéraires », « philosophiques », « linguistiques », réunies en quatre autres volumes, et un « Mémorial des années 1939-1945 » formant une sorte d'Introduction. Le tout était destiné à montrer que notre Université, alors qu'elle avait pu paraître frappée à mort, restait pleine de vie et plus ardente que jamais dans la poursuite de son œuvre.

Le manque de papier a retardé la présentation de ces pages, au delà des limites prévues. Nous avons estimé qu'il n'en convenait pas moins de leur conserver leur titre initial : « Mélanges 1945 », qui constitue en quelque sorte leur marque d'origine.

Prosper ALFARIC,
Président de l'« Association des Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg ».

GERMANICUS ET LE VIEILLARD DE THÈBES

Par Pierre MONTET

Correspondant de l'Institut
Professeur a l'Université de Strasbourg

Sous le consulat de M. Silanus et de L. Norbanus, en 19 après Jésus-Christ, Germanicus Caesar partit pour l'Egypte afin de se faire, nous dit Tacite (Ann. II 59), une idée des antiquités. Remontant le Nil à partir de Canope, il atteignit les ruines de Thèbes qu'il visita en compagnie d'un vieux prêtre capable de traduire en latin ou en grec la langue de ses pères et d'interpréter les hiéroglyphes. Cet érudit apprit à Germanicus que la ville avait eu jadis sept cent mille habitants en âge de porter les armes et qu'avec cette armée « le roi Rhamsès s'était d'abord rendu maître de la Libye, de l'Ethiopie, des Mèdes, des Perses, de la Bactriane, de la Scythie et de toutes les terres occupées par les Syriens, les Arméniens et les Cappadociens leurs voisins, puis qu'il avait rangé sous ses lois tout ce qui s'étend de la mer de Bithynie à celle de Lycie. »

« On lisait aussi, continue Tacite, les tributs imposés aux nations, le poids d'argent et d'or, le nombre des armes et des chevaux, les offrandes pour les temples, l'ivoire et les parfums, les quantités de froment et les provisions que chaque nation devait fournir, tributs non moins magnifiques que ceux qu'impose aujourd'hui la puissance des Parthes ou celle de Rome » (1).

(1) Et manebant structis molibus litterae Aegyptiae, priorem opulentiam complexae : jussusque e senioribus sacerdotum patrium sermonem interpretari, referebat habitasse quondam septingenta milia aetate militari atque eo cum exercitu regem Rhamsen Libya, Aethiopia Medisque et Persis et Bactriano ac Scytha potitum quasque terras Suri Armeniique et contigui Cappadoces colunt, inde Bithynum, hinc Lycium ad mare imperio tenuisse. Legebantur et indicta gentibus tributa, pondus argenti et auri, numerus armorum equorumque et dona templis, ebur atque odores, quasque copias frumenti et omnium utensilium quaeque natio penderet, haud minus magnifica quam nunc vi Parthorum aut potentia Romana jubentur (Tacite, *Annales* II 60).

Tacite note aussi que Germanicus visita le Labyrinthe et d'autres sites célèbres de l'Egypte.

Des hommes d'Etat, de nos jours, des personnages importants ont aussi visité les ruines de Thèbes, guidés non par un drogman ignorant et vantard mais par le propre directeur du service des antiquités ou par le chef des travaux de Karnak, qui étaient aussi capables que le vieux prêtre dont parle Tacite d'interpréter les bas-reliefs et les inscriptions qui revêtent les murs de ces temples fameux, les socles et les dossiers des statues colossales. Pourtant ni Mariette, ni Maspero, ni Legrain, ni leurs successeurs n'ont pu dire à leurs hôtes la moitié de ce qu'entendit Germanicus. On aurait tort cependant d'accuser le vieux prêtre de mauvaise foi ou d'ignorance ou d'avoir cédé au désir d'éblouir son visiteur étranger. S'il outrepassa la vérité, d'autres en avaient fait autant, car d'autres voyageurs antiques ont recueilli à Thèbes, à Memphis et ailleurs, des renseignements qui s'accordent singulièrement avec le passage des Annales.

Strabon a parcouru l'Egypte quelques années avant Germanicus. Il visita Thèbes lui aussi, mais les notes qu'il en a rapportées sont moins complètes et moins précises que celles de Germanicus : « Je signalerai enfin, dit-il, à Thèbes même un certain nombre d'obélisques avec inscriptions attestant la richesse des anciens rois et l'étendue de leur domination, laquelle comprenait la Scythie, la Bactriane, l'Inde et jusqu'à l'Ionie actuelle et indiquant en outre le montant de leurs revenus et le nombre de leurs soldats égal ou peu s'en faut à un million d'hommes » (1).

Beaucoup plus bref que Tacite, Strabon oublie les conquêtes africaines et il omet le nom du conquérant, peut-être à dessein (2), mais il ajoute l'Inde aux conquêtes asiatiques. L'effectif des armées égyptiennes passe avec lui de sept cent mille à un million d'hommes en chiffres ronds. On lui reprochera d'autre part une erreur singulière chez un écrivain souvent bien informé. Ce n'est pas sur les obélisques que l'on peut trouver des renseignements circonstanciés sur les conquêtes des Pharaons, bien que le nom d'un peuple vaincu ou d'un pays conquis figure souvent dans une épithète ajoutée à leur protocole (3), encore moins sur les tributs qu'ils

(1) Strabon, XVII, 46 : ἐν δὲ ταῖς Θήκαις (= Θήβαις?) ἐπί τινων ὀβελίσκων ἀναγραφαὶ δηλοῦσαι τὸν πλοῦτον τῶν τοτε βασιλέων καὶ τὴν ἐπικράτειαν, ὡς μέχρι Σκυθῶν καὶ Βακτρίων καὶ Ἰνδῶν καὶ τῆς νῦν Ἰωνίας διατείνασαν καὶ φόρων πλῆθος καὶ στρατιᾶς περὶ ἑκατὸν μυριάδας.

(2) Dans son livre XV, 6 Strabon cite un passage de Mégasthène où le conquérant est nommé Sesostris. Il n'a peut-être pas voulu examiner si Sesostris et Ramsès ne faisaient qu'un.

(3) Voir à titre d'exemple dans Montet, *Les nouvelles fouilles de Tanis* et dans *Tanis*, Paris, 1942, 65-66, le texte et la traduction des obélisques I et II du grand temple de Tanis.

recevaient de l'étranger, mais sur les bas-reliefs muraux. Combien par comparaison le texte de Tacite paraît plus vivant et plus précis. On croit voir le touriste romain curieux d'antiquités, enthousiasmé par la splendeur des monuments et son vieux guide visitant de compagnie les temples thébains, l'un questionnant sans arrêt, l'autre dictant, après avoir consulté du regard les bas-reliefs et les inscriptions des réponses aussitôt enregistrées par écrit. Les monuments de Ramsès II et de Ramsès III, tant à Karnak et à Louxor que sur la rive gauche, étaient à l'époque romaine comme de nos jours ceux qui attiraient le plus les regards. Les scènes de bataille, les processions de captifs, les consécrations d'offrandes dont il ne subsiste plus que des parties étaient alors complètes ou peu s'en faut. Il est encore vrai qu'on lisait sur les parois du Ramesseum et du grand temple de Medinet-Habou des indications très précises sur les offrandes destinées aux temples (1). Le passage des Annales mérite donc la considération respectueuse des égyptologues et c'est à juste titre que l'éditeur récent du Poème de Qadech l'a cité en tête de son ouvrage (2).

Les Egyptiens de Memphis n'étaient pas moins fiers de leur passé que les Thébains, mais ce n'est pas aux Ramsès qu'ils pensaient tout d'abord. Selon Hérodote qui a écouté d'une oreille si complaisante leurs bavardages, Sesostris aurait dressé des stèles en différents pays, en Syrie et en Palestine, deux en Ionie sur la route d'Ephèse à Phocée et de Sardes à Smyrne (3). Hérodote rapporte en outre que Sesostris régna sur l'Ethiopie et qu'à Memphis le prêtre du temple d'Hephaistos ne souffrit pas que Darius élevât sa statue devant les monuments hauts de 30 et de 20 coudées qui représentaient Sesostris, sa femme et ses enfants, « car il n'avait pas accompli des exploits pareils à ceux de l'Egyptien Sesostris. Sesostris en effet entre autres peuples non moindres que les peuples vaincus par Darius avait soumis en particulier les Scythes et des Scythes Darius n'avait pu triompher » (4).

Or Sesostris n'est pas Ramsès (5). Manéthon le place avec raison dans

(1) Le calendrier de Medinet-Habou est conservé en grande partie, tandis qu'il ne nous reste que des fragments de celui de Ramesseum. Tous deux dans *The university of Chicago oriental institute publications*, vol. XXIII, *Medinet-Habu*, III, 139-169, 187-189.

(2) Ch. Kuentz, *La bataille de Qadech, Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. LV, Le Caire, 1928.

(3) Hérodote, II, 106.

(4) Hérodote, II, 110 : Σέσωστριν μὲν γὰρ ἄλλα τε καταστρέψασται ἔθνεα οὐκ ἐλάσσω ἐκείνου καὶ δὴ καὶ Σκύθας, Δαρεῖον δὲ οὐ δυνασθῆναι Σκύθας ἑλεῖν.

(5) Ed. Meyer, *Chronologie égyptienne*, traduction Moret, Paris, 1912, p. 73 ; K. Sethe, *Sesostris*, Leipzig, 1900.

sa douzième dynastie. Ce nom a été fort exactement transcrit de l'égyptien Senouosrit qui appartint à plusieurs rois du Moyen Empire. Sesostris III qui vécut quelque cinq siècles avant Ramsès II fut un grand conquérant et un grand bâtisseur. Il recula les frontières de l'Egypte jusqu'aux rapides de Semneh et de Koumeh en amont de la deuxième cataracte. Au temps de Germanicus et de Strabon les monuments de la XII[e] dynastie à Thèbes étaient déjà presque tous détruits. Les blocs ornés de bas-reliefs avaient déjà été remployés pour de nouvelles constructions et même, à Karnak et à Medamoud, enterrés dans les fondations. C'est dans les fondations que les archéologues contemporains les ont patiemment déterrés (1). Mais à Memphis ces vieux rois n'étaient pas oubliés. Leurs pyramides se dressaient au bord du désert, à Dahchour, à Licht, au Fayoum. Le labyrinthe qui au dire d'Hérodote surpassait les pyramides était l'œuvre de Lamarès, successeur de Sesostris. Ils avaient résidé de leur vivant à Ity-taoui, à peu de distance de Memphis. Sans doute voyait-on au v[e] siècle des vestiges de leur palais. A Memphis même les Sesostris avaient beaucoup travaillé. Petrie a retrouvé un grand bas-relief qui provient de leurs constructions (2). A Heliopolis les obélisques étaient gravés à leur nom. La muraille du Prince qui protégeait la frontière orientale du Delta était leur ouvrage (3).

Des allusions aux entreprises guerrières et maritimes de Sesostris se rencontraient d'une manière assez inattendue dans l'ouvrage d'un écrivain grec, Mégasthène, qui a écrit quatre livres d' Ἰνδικά. Ce Mégasthène fut chargé sous le règne de Seleukos Nicator de plusieurs ambassades auprès du roi Sandrakottos (4). Il a donc visité le pays, interrogé les habitants, recueilli des traditions. Son ouvrage est perdu, mais Strabon, Arrien et Diodore l'ont très largement utilisé. Chez les deux premiers nous apprenons que Mégasthène considérait comme une fable la conquête de l'Inde par les Egyptiens. « Ce Mégasthène, dit Arrien, raconte donc que les Indiens n'ont attaqué aucun autre peuple et qu'ils n'ont pas été eux-mêmes attaqués. Sésostris l'Egyptien après avoir conquis la majeure partie de l'Asie et avoir poussé avec son armée jusqu'en Europe est revenu sur ses pas » (5).

(1) H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak* (1937-1938), *Ann. S. A. E.*, XXXVIII, 567-595, cf. *Compte-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1943, 221-234.

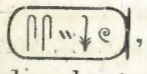
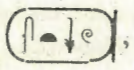
(2) Petrie, *Memphis*, II, pl. III-IX.

(3) Montet, *Le drame d'Avaris*, 30-31.

(4) Arrien, *L'Inde*, éd. Pierre Chantraine, Paris, les belles-lettres, 1927, introduction, p. 4.

(5) Arrien, *l'Inde*, ch. v : Οὔτος ὧν ὁ Μεγασθένης λέγει, οὔτε Ινδοὺς ἐπιστρατεῦσαι οὐδαμοῖσιν, ἀνθρώποισιν οὔτε Ἰνδοῖσιν ἄλλους ἀνθρώπους· ἀλλὰ Σέσωστριν μὲν τὸν

Strabon fait dire à Mégasthène « que l'Egyptien Sésostris et l'Ethiopien Téarcon poussèrent leur conquête jusqu'en Europe. » Pour Sésostris « il conduisit son armée victorieuse du fond de l'Ibérie aux confins de la Thrace et aux rivages du Pont » (1). Il semble que Mégasthène ait voulu mettre les choses au point et débarrasser la science d'une opinion erronée, mais cette opinion ne l'intéresse que parce qu'il l'a trouvée chez les auteurs grecs qui avant lui avaient parlé de l'Inde, Skylax de Karyande, Hécatée de Milet, Denys de Milet, Ktésias ou Néarque. Il est probable qu'un au moins de ces écrivains conduisait Sesostris et les Egyptiens sur les bords de l'Indus. Mégasthène consent à ce que Sesostris ait conquis une partie de l'Europe et la majeure partie de l'Asie, toutefois à l'exclusion de l'Inde.

Des exploits identiques à ceux de Sesostris sont attribués par Diodore à un roi qu'il appelle Sesoôsis (2). Sesoôsis n'est pas une déformation de Sesostris. C'est la transcription d'un surnom de Ramsès II, Sesesou,  ,  , dont nous trouvons plusieurs exemples dans les textes contemporains, surtout dans le Voyage d'un Egyptien du papyrus Anastasy I (3). Sesoôsis a soumis l'Arabie, puis la Libye, levé une grande armée de 600.000 fantassins, 24.000 cavaliers, 27.000 chars, défait les Ethiopiens, envoyé dans la mer Rouge une flotte de 400 navires qui prit possession des îles et du littoral jusqu'à l'Inde (4). Il franchit même le Gange, atteignit le Tanaïs (5), subjugua le reste de l'Asie et les Cyclades et mit en Thrace un terme à son expédition (6).

L'histoire du prêtre de Memphis et de Darius reparaît aussi chez Dio-

Αἰγύπτιον, τῆς Ἀσίας καταστρεψάμενον τὴν πολλήν, ἔστε ἐπὶ τὴν Εὐρώπην σὺν στρατιᾷ ἐλάσαντα, ὀπίσω ἀπονοστῆσαι.

(1) Strabon, XV, 6 : ἐκεῖνον δὲ καὶ ἐκ τῆς Ἰβερίας εἰς τὴν Θράκην καὶ τὸν Πόντον ἀγαγεῖν τὴν στρατιάν.

(2) Diodore, I, 53.

(3) *Papyrus Anastasy* I, 12, 3-4 ; 19, 1 ; 27, 3-4 dans Alan H. Gardiner, *Egyptian hieratic texts*, Leipzig, 1911, p. 15, note 7, p. 21. 29. *Pap. Anastasy* II, 5, 5. Bas-relief de Ramsès III à Medinet-Habou dans Gauthier, *Livre des Rois*, III, 73-74.

(4) 3. Diodore, I, ch. 55, 2 : Ἔπειτ' εἰς μὲν τὴν Ἐρυθρὰν θάλατταν ἀπέστειλε στόλον νεῶν τετρακοσίων, πρῶτος τῶν ἐγχωρίων μακρὰ σκάφη ναυπηγησαμενος, καὶ τάς τε νήσους τὰς ἐν τοῖς τόποις κατεκτήσατο καὶ τῆς ἠπείρου τὰ παρὰ θάλατταν μέρη κατεστρέψατο μέχρι τῆς Ἰνδικης· οὐτὸς δὲ μετὰ τῆς δυνάμεως πεζῇ τὴν πορείαν ποιησάμενος κατεστρέψατο πᾶσαν τὴν Ἀσιαν....

(5) Καὶ γὰρ τὸν Γάγγην ποταμὸν διέβη, καὶ τὴν Ἰνδικὴν ἐπῆλθε πᾶσαν ἕως Ὠκεανοῦ καὶ τά τῶν Σκυθῶν ἔθνη μέχρι Τανάϊδος ποταμοῦ τοῦ διορίζοντος τὴν Εὐρώπην ἀπὸ τῆς Ἀσίας....

(6) Ὁμοίος δὲ καὶ τὴν λοιπὴν Ἀσίαν ἅπασαν ὑπήκοον ἐποιήσατο καὶ διεξιὼν ἅπασαν τὴν Θράκην ἐκινδύνευσεν ἀποβαλεῖν τὴν δύναμιν διὰ σπάνιν τροφῆς καὶ τόπων δυσχωρίας.

dore, mais Diodore n'a pas tiré d'Hérodote tous les éléments de sa narration concernant Sesoôsis. Il connaissait aussi bien Mégasthène dont il a fait d'importantes citations dans son livre II et cependant nous avons vu qu'il s'en écarte, puisqu'il admet une pénétration égyptienne dans l'Inde. Où s'est-il donc informé ? Peut-être dans la partie orientale du Delta, où les Ramsès avaient leur résidence préférée, Pi-Ramsès, et d'où partaient les navires à destination de la Méditerranée et de la mer Rouge (1). Dans cette résidence, nous dit un scribe du temps, tout le monde était égal pour dire sa requête au Pharaon. C'était un pays de cocagne. Le vin plus doux que le miel y était plus abondant que l'eau. Pharaon tout le premier buvait sec. Je ne serais pas étonné que le sobriquet que nous connaissons en égyptien et en grec ait été inventé à Pi-Ramsès.

Si nous comptons bien, les auteurs classiques qui ont parlé des conquêtes des Egyptiens ont puisé leurs renseignements à quatre sources différentes. Thèbes, Memphis, la région orientale du Delta avaient là-dessus leurs traditions. Le conquérant s'appelait à Thèbes Ramsès, à Memphis Sesostris, dans le Delta oriental Sesoôsis. Une quatrième tradition est représentée par le groupe des écrivains qui ont parlé de l'Inde (voir le tableau p. 7). Entre tous ces auteurs il existe des divergences parfois assez fortes, mais ils sont tous d'accord, en quelque lieu qu'ils se soient informés, pour attribuer aux Egyptiens un empire comparable à ceux de Darius et d'Alexandre. On pense très justement que l'histoire du prêtre de Memphis et de Darius a été inventée pour consoler les Egyptiens vaincus et occupés par la pensée qu'ils valaient mieux que leurs vainqueurs. Certains auteurs sont tout près d'admettre que la liste des conquêtes pharaoniques a été forgée dans le même but (2). Ils auraient sans doute raison si Memphis était la source unique de ces listes, mais cette explication ne peut pas être tenue pour suffisante, du moment que les mêmes choses, ou presque, ont été dites en tant d'endroits différents et par tant de personnes, dont une au moins, le romain Germanicus, avait fait de son mieux pour se documenter sérieusement. Il est donc indiqué de confronter les listes avec les données des monuments pharaoniques. Ce sera le but de ce travail.

(1) Sur la résidence des Ramsès dans le Delta voir MONTET, *Drame d'Avaris*, 116 sqq.
(2) C'est l'opinion du récent éditeur d'Hérodote, PH. E. LEGRAND, livre II, notice, p. 45 et de POSENER, *A propos de la stèle de Bentresh, Bulletin Inst. fr. du Cairs*, XXXIV, p. 75-79.

	THÈBES		MEMPHIS	DELTA ORIENTAL	HISTORIENS DE L'INDE
NUBIE	Tacite.	Strabon	Hérodote.	Diodore.	
LIBYE	Tacite.			Diodore.	
SYRIE	Tacite.		Hérodote.	Diodore.	Mégasthène.
ASIE MINEURE	Tacite.				
CAPPADOCE	Tacite.				
IONIE		Strabon	Hérodote.	Diodore.	
ARMÉNIE	Tacite.			Diodore (jusqu'en Thrace).	Mégasthène (de l'Ibérie à la Thrace).
LES CYCLADES				Diodore.	
EUROPE				Diodore.	
SCYTHIE	Tacite.	Strabon	Hérodote.		Mégasthène (majeure partie de l'Asie).
ARABIE		Strabon			
MÉDIE	Tacite.				
PERSE	Tacite.				
BACTRIANE	Tacite.	Strabon		Diodore.	Prédécesseurs de Mégasthène.
INDE		Strabon		SESOÔSIS	SESOSTRIS
	RAMSÈS	SESOSTRIS			

Pour sérier les difficultés nous nous occuperons d'abord des conquêtes africaines de ces Pharaons, puis des conquêtes qui leur sont attribuées en Syrie et en Asie Mineure. Nous laisserons pour la fin le groupe des pays les plus éloignés de l'Egypte, Médie, Perse, Bactriane (1).

I. — Ramsès et l'Afrique.

La Nubie. — La Nubie fait incontestablement partie des pays soumis à l'influence égyptienne. Les rois de l'Ancien Empire envoient des voyageurs et des troupes au-delà d'Assouan. Sous la XII^e^ dynastie les Amenemhat et les Sesostris dressent leurs stèles-frontières au-delà de la seconde cataracte. Sous la XVIII^e^, Thoutmosé III dresse au Gebel Barkal une stèle où ses exploits sont narrés tout au long. La vallée du Nil en amont du Gebel Silsileh était administrée au nom du Pharaon par des gouverneurs que l'on appelait les fils royaux de Kouch (2). Ramsès II qui couvrait l'Egypte entière de monuments portant son nom a voulu qu'en Nubie on ne puisse faire une étape sans se souvenir de sa gloire. C'est d'abord à 50 kilomètres de Philae le temple de Kalabché, puis le temple caverne de Beit el Ouâli, celui de Gerf-Housein, le village de Kouban d'où l'on gagnait les mines d'or dont l'exploitation interrompue depuis longtemps fut reprise dès le début du règne de Ramsès grâce à la confection d'un puits qui donna de l'eau à une région déshéritée (3), puis les temples d'Es Sebouâ et de Deir et pour finir les deux temples-cavernes d'Ipsamboul, dont le plus grand peut passer pour une merveille de l'art égyptien. Les Nubiens se révoltaient de temps à autre, mais ces révoltes n'inquiétèrent jamais beaucoup le gouvernement de Pharaon. Une simple promenade militaire en venait à bout. Dès qu'ils apercevaient les chars des Egyptiens les indigènes jetaient leurs armes et se réfugiaient dans leurs douars (4). Les rebelles étaient rattrapés, garottés et expédiés à Thèbes avec le prochain

(1) Nous laisserons l'Inde de côté puisqu'un écrivain bien informé de l'histoire de ce pays assure qu'il ne fut attaqué par personne.

(2) H. Gauthier, *Les fils royaux de Kouch et le personnel administratif de l'Ethiopie*, *Recueil de travaux*, XXXIX, 179-238.

(3) La stèle de Kouban qui raconte ce fait est maintenant au Musée de Grenoble, ed. Tresson dans *Bibliothèque d'études*, Le Caire, 1922. Des répliques de cette stèle ont pu exister à Memphis, où le roi séjournait quand il donna l'ordre d'entreprendre le puits et à Thèbes.

(4) La guerre en Nubie sous Ramsès II est surtout représentée à notre connaissance, dans les temples au sud d'Assouan, mais on peut voir à Medinet-Habou (*Medinet-Habu*, 9-11) les épisodes d'une expédition de Ramsès III dans les pays méridionaux.

convoi. Car les fils royaux de Kouch encourageaient les arts indigènes. On appréciait à la Cour les produits des Nubiens, surtout les tables d'apparat que couvre tout un village en miniature avec ses huttes et ses palmiers le long desquels grimpent des singes et des négrillons pour cueillir des dattes, autant que leurs produits naturels, l'ivoire, l'ébène, les plumes d'autruche et les peaux de panthère.

Libye. — Les peuples qui vivent à l'ouest de la vallée du Nil étaient depuis les temps les plus lointains une menace sans cesse renaissante. Ils se montrent actifs dès le début de la XIX^e^ dynastie. Un bas-relief de Karnak représente Séti I^er^ bousculant les Libyens, puis faisant une rentrée triomphale sur son char précédé de captifs (1). On peut voir à Ipsamboul Ramsès II qui transperce un Libyen de sa lance (2). Des répliques de ce bas-relief ont été trouvées à Pi-Ramsès et dans une ville ancienne appelée Tjou, sur la route de Bubaste à Pithom (3). Il devait en exister beaucoup d'autres à Thèbes à l'époque de Germanicus. Après la mort de Ramsès II le danger libyen se fit plus terrible que jamais. Maîtres de l'immense territoire compris entre le Delta et les Syrtes les Libyens avaient accueilli une partie des peuples que les Egyptiens avaient combattus en Syrie. Leur roi rêvait de les installer dans le Delta. L'annonce de leur approche terrifia les Egyptiens. On trembla à Memphis quand on sut que les ennemis ayant occupé les oasis franchissaient la branche canopique (4). Arrêtés à Per-ir-chepes ils changèrent de méthode et parvinrent à s'infiltrer dans le Delta occidental, ainsi que le constate un document officiel du temps de Ramsès III : « Les Libyens, les Machaoucha avaient leur siège en Egypte. Ils avaient pris les villes du côté occidental depuis Hatkaptah jusqu'à Qarben. Ils atteignaient le grand courant (5) sur toute sa rive, après s'être emparés des villes du Gaou pendant des années très nombreuses. Ils étaient en Egypte » (6).

Ramsès III prit les armes contre ces ennemis si entreprenants : « Je leur ai fait faire demi-tour. Je leur ai fait repasser la frontière de l'Egypte. J'ai amené le reste, aiguillonant de nombreux captifs de chez eux, les

(1) Wreszinski, *Atlas zur altägyptlischen Kulturgeschichte*, II, 50-51.

(2) Wres., *Atlas*, II 182.

(3) Montet, *Tanis*, Paris, 1942, p. 84-85 ; *Drame d'Avaris*, Paris, 1941, pl. XII ; Fl. Petrie, *Hyksos and israelite cities*, p. 28-34, pl. 28 et 36.

(4) Maspero, *Histoire*, II, 430-437.

(5) La branche de Rosette.

(6) *Papyrus Harris*, I, 77, 1-2.

rassemblant devant mes chevaux comme des volatiles, leurs femmes, leurs enfants par myriades, leurs bestiaux par millions. J'ai enrôlé leurs princes dans des casernes à mon nom. Je leur ai donné des commandants d'archers, des chefs de tribu, marqués, réduits à l'état d'esclaves, scellés à mon nom. Leurs femmes et leurs enfants furent traités de même. J'ai introduit leurs bestiaux dans le domaine d'Amon, les organisant en troupeaux pour l'éternité » (1).

Ramsès II, Merenptah, Ramsès III ont donc été capables d'interdire le territoire égyptien aux peuples de l'ouest. Ils leur ont fait chèrement payer des succès passagers et d'impudentes menaces. Mais nulle part ces rois ne parlent d'une conquête de la Libye. Pourtant si le vieux prêtre thébain conduisit Germanicus devant les grands bas-reliefs du temple de Ramsès III à Medinet-Habou, celui-ci dut prendre de la victoire égyptienne une idée beaucoup plus grandiose. Ces bas-reliefs représentent le départ de l'armée égyptienne, la mêlée furieuse où les Libyens furent anéantis, le recensement des mains et des membres des soldats ennemis tués, les captifs marqués et enregimentés, le retour triomphal, la distribution des récompenses, la consécration des captifs au temple d'Amon (2). Après la victoire de l'an XI, le prince Machal, fils du roi des Libyens Kapour était tombé aux mains des Egyptiens. Vainement Kapour demanda à Ramsès de prendre la place de son fils. Machal fut massacré en grande pompe par la main du Pharaon. Si Germanicus entendit raconter cette histoire, ce qui n'est nullement invraisemblable, il dut la rapprocher des entretiens de Priam et d'Achille et croire que la Libye toute entière avait subi la loi des Egyptiens.

II. — Ramsès et le proche Orient.

La Syrie et l'Asie Mineure. — Depuis que les Hyksos avaient été chassés, les armées égyptiennes avaient porté la guerre vers le nord. Partant de Silé, dans l'isthme de Suez, elles suivaient la route militaire jalonnée par des points d'eau qui à travers le désert conduisait en Palestine pour affronter ses vieux adversaires auxquels se joignaient les peuples « qui ne connaissaient pas l'Egypte », les Mitanniens, les Khourites, enfin les Hittites. A plusieurs reprises, sous la XVIIIe dynastie, elles franchirent l'Euphrate, mais les Ramsès ne semblent pas être allés si loin. Séti Ier châtia

(1) *Ibid.*, 77, 4-7.
(2) *Medinet-Habu*, 17-26 (guerre de l'an V) ; 70-76 (guerre de l'an XI).

les Chasou en Palestine méridionale, puis il contraignit les princes du Liban à couper pour lui les sapins de leur montagne (1). Ramsès II parut sur le fleuve du Chien, au nord de Beyrout et fit graver les plus anciennes des stèles triomphales qui marquent le passage des conquérants en cette région (2). C'est alors que le roi hittite et son allié le roi de Qédé dans le Naharina, qui était le domaine des Khourrites, rassemblèrent une immense coalition de tous les peuples qui subissaient leur influence et pénétrèrent en Syrie avec une grande armée. Ramsès II rassembla ses forces, partit de son palais de Pi-Ramsès et franchit une fois de plus le pont de Silè. Son armée comprenait sa garde personnelle formée de Sardanes et de mercenaires, les corps d'armée de Prâ, d'Amon, de Ptah et de Soutekh. La longue colonne des Egyptiens atteignit l'Oronte, se mit en devoir de le franchir. L'avant-garde arrivait près de Qadech. Sans méfiance, Ramsès installa son camp en vue de la forteresse que l'on croyait défendue par une garnison locale, car des espions avaient raconté que le roi hittite, tout tremblant, se cachait à Alep. Ramsès s'attendait d'ailleurs à ce que son ennemi, conformément à la loi de la guerre, lui proposât un jour pour la bataille. En fait, les Hittites étaient concentrés à Qadech et, brusquement, le camp se trouva envahi. Ramsès ne dut son salut qu'à la protection d'Amon, à son courage, à la valeur de sa garde, à l'imprudence des Hittites qui s'attardèrent au pillage. Les Egyptiens arrivèrent sur le lieu de la bataille pour recevoir les reproches de leur roi et apprendre que le roi hittite demandait l'armistice. Pharaon réunit son conseil. Tout le monde estima que la paix était une bonne chose, du moment que c'était Pharaon qui l'accordait. Les Egyptiens reprirent la route du sud sans avoir pris Qadech, sans ramener de prisonniers (3). Il est juste de dire que, sous Ramsès II et sous Ramsès III, les armées égyptiennes reparurent en Syrie et remportèrent des succès contre les Syriens, contre les Amoritains, contre les Khourites et surtout contre les peuples de la mer (4). La grande mêlée où ces peuples furent arrêtés et contraints de faire demi-tour est assurément une des grandes journées de l'histoire égyptienne, mais cette journée ne fut le prélude d'aucune conquête.

La bataille de Qadech a fait en Egypte et même chez ses ennemis une profonde impression. Les Egyptiens avaient affronté une armée recrutée

(1) Wresz., *Atlas*, II, 35.
(2) Maspero, *Histoire*, II, 278, 427 ; Lepsius, *Denkmäler*, III, 97.
(3) Les documents sur la bataille de Qadech sont rassemblés dans Kuentz, *op. cit.* et Wresz., *Atlas*, II.
(4) *Medinet-Habu*, 30-39.

parmi vingt nations. Il y avait de quoi s'enorgueillir. Un poète officiel célébra la valeur de Pharaon en une sorte d'épopée que Ramsès II fit transcrire en beaux hiéroglyphes dans tous les temples de l'Egypte à côté des bas-reliefs qui représentaient des épisodes de la bataille.

Or voici comment débutait cet ouvrage : « Commencement des victoires que le roi Ousirmarê-Sotepenrê Ramsès-Miamoun a remportées dans la terre de Khatti et dans le Naharina ». Que les Egyptiens se soient attribués la victoire, cela n'a rien d'étonnant, les Hittites en ont sûrement fait autant. Mais parler de la bataille comme si elle s'était passée au nord de l'Euphrate et dans la boucle de l'Halys, voilà qui est plus surprenant. Le lecteur pouvait, s'il en avait la curiosité, rétablir la vérité en lisant le poème jusqu'au bout, et surtout le bulletin rédigé de façon plus objective, en étudiant les bas-reliefs. Tout fait croire au contraire que les informateurs de Germanicus et des autres voyageurs grecs et romains se sont contentés de traduire ce début si imposant et d'énumérer les nations que Ramsès eut à combattre en ce grand jour et dont voici la liste :

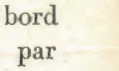
Irtjou, Pidasa, Dardeny, Masa, Qarqech, Louka, Karkemich, Qédé, Qadech, Ougarit, Mouchanet, Kechkech, Irouna, Qadjouaden, Nouges, Nisa et Kharouba (1).

La plupart de ces noms posaient aux érudits de l'époque gréco-romaine des problèmes qu'ils n'étaient pas en état de résoudre. Quelques-uns d'entre eux n'ont pas manqué d'embarrasser les modernes, comme on pourrait s'en convaincre en comparant les différentes histoires d'Egypte et les dictionnaires géographiques de Brugsch et de Gauthier (2). On peut admettre que les noms que les modernes ont identifiés le plus vite et le plus sûrement sont aussi ceux qu'un Romain pouvait reconnaître au passage. Dans les terres occupées par les Syriens, les Arméniens et les Cappadociens, nous plaçons en effet Qadech, près de laquelle eut lieu la bataille, Ougarit, aujourd'hui Ras Chamra, près de Lattaqieh, au bord de la mer, Khalouba qui est Alep, Karkemich, grande cité arrosée par l'Euphrate, le pays de Qédé et la terre de Khatti toute entière. Parmi les autres noms, il en est au moins quatre qui devaient frapper une oreille latine : Pidasa, Dardeny, Masa et Luka. Pidasa faisait penser à la ville

(1) *Qadech*, Poème, 1-6, 42-47, 86, 149-151 ; Bulletin, 43-48.

(2) Il n'entrait pas dans le plan de ce travail d'identifier ces nations et d'en fixer l'habitat à l'époque de Ramsès en utilisant les Annales hittites et les lettres de Tell el Amarna. M. Jean Yoyotte l'a entrepris et compte prouver que le roi hittite avait entraîné dans sa lutte contre l'Egypte seulement ses voisins immédiats, à l'exclusion des peuples fixés sur la côte d'Anatolie.

de Pedasos en Carie (1). Dardeny s'identifie sans difficulté avec les Δάρδανοι habitant la Troade (2), Luka avec la Lycie, sur la côte sud-ouest de l'Asie Mineure, en face de Rhodes (3). Masa enfin ressemble aux Μυσοί que l'on rencontrait alors en Thrace (4). Il y avait là plus qu'il n'en fallait pour conclure que « Ramsès avait rangé sous ses lois tout ce qui s'étend de la mer de Bithynie à celle de Lycie ».

Le poème de Qadech reste donc incontestablement une des sources et probablement la source principale de la liste des conquêtes pharaoniques chez Tacite. On peut en indiquer une autre. Il ne semble pas possible que Germanicus n'ait pas demandé à son guide ce que représentaient les personnages qui se dressent, la corde au cou, les bras liés derrière le dos, hors d'un ovale crénelé contenant quelques hiéroglyphes. De tels personnages peuplent le socle des statues colossales et couvrent à Karnak et à Medinet-Habou des parois entières (5). Sans nul doute, le guide répondit correctement que chacun représentait la ville ou le pays dont le nom était gravé dans l'ovale. Je suppose encore qu'il fut invité à lire quelques-uns de ces noms. Or, les Egyptiens ne se faisaient aucun scrupule de joindre aux pays qu'ils avaient envahis, aux villes qu'ils avaient prises de force ou par famine, des peuples qui, à notre connaissance, n'ont même pas été en guerre avec eux. Byblos livrait aux Egyptiens du bois et des navires. Cette ville recevait en échange du papyrus, du parchemin et d'autres produits de la vallée du Nil. La Crète envoya sous Thoutmosé III et la reine Hatchepsout plusieurs délégués qui sollicitèrent le souffle de vie et offrirent des barakat sous forme de rhytons, de gobelets, de vases en cornet et de récipients variés (6). Pount, le pays de l'encens faisait bon accueil aux Egyptiens qui venaient en prendre livraison et leur remettre divers produits (7). Or Byblos, Pount et Keftiou figurent dans ces listes (8). Un autre nom devait attirer l'attention des visiteurs, celui des Haounebou  qu'on trouve en tête de la liste des Neuf Ares,

(1) Gauthier, *D. G.*, II, 44.

(2) *Ibid.*, VI, 86.

(3) *Ibid.*, III, 132.

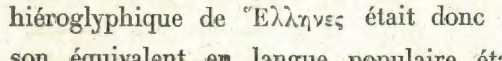
(4) *Iliade*, XIII, 5.

(5) A Karnak dans la salle des Annales de Thoutmosé III (*Urk.*, IV, 781 sqq.) et sur le mur nord de la salle hypostyle, cf. *Medinet-Habu*, 43, 101, 102.

(6) Montet, *Les reliques de l'art syrien dans l'Egypte du Nouvel Empire*, Paris, 1937, ch. IV.

(7) *Urk.*, IV, 324-332.

(8) Lepsius, *Denkmäler*, III, 88.

sous les pieds du roi (1). Les égyptologues ne sont pas tous d'accord au sujet de ces Haounebou, mais en ce moment, il s'agit moins de savoir où ils habitaient anciennement et s'ils fournirent ou non des mercenaires au fondateur de la XVIIIe dynastie, que de rappeler l'idée qu'on s'en faisait à l'époque ptolémaïque. Dans les décrets bilingues (2) on emploie en effet, pour désigner les lettres grecques 'ἑλληνικὰ γράμματα' l'expression *sš n ḥ.wnbw*. Le correspondant hiéroglyphique de Ἕλληνες était donc  *Haounebou*, tandis que son équivalent en langue populaire était *wynn*, autrement dit l'Ionie. Les guides des voyageurs grecs pouvaient donc, en s'appuyant sur des documents officiels, soutenir que l'Ionie avait été soumise à Ramsès ou à Sesostris. Peut-être même y trouvèrent-ils un certain plaisir.

III. — Ramsès et l'Extrême Orient.

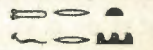
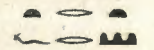
Le lapis-lazuli. — Nous comprenons très bien qu'une érudition incomplètement informée ait attribué aux Egyptiens la conquête de nations qui avaient eu avec eux des contacts militaires. Mais ce n'est pas le cas des Mèdes, des Perses, ni des habitants de la Bactriane. Ces peuples faisaient partie, jusqu'à Cambyse, des Barbares qui ne connaissaient pas l'Egypte. Ils étaient relégués aux extrémités de la terre. On aurait tort néanmoins de croire que les Egyptiens n'avaient aucune idée de ces peuples et qu'ils n'aient pu entrer en relation avec eux. Les Egyptiens voyageaient plus qu'on ne croit. Quand ils arrivaient à la limite des pays qu'ils fréquentaient habituellement, ils apprenaient qu'il existait encore d'autres terres et d'autres montagnes, d'où venaient des matériaux qu'ils ne trouvaient pas à leur portée. Depuis les temps prédynastiques leurs joailliers et lapidaires utilisaient le lapis-lazuli. Il semble que cette pierre ait fourni avec la Bactriane le trait d'union que le sapin, la turquoise, l'encens constituent entre l'Egypte d'une part et le Liban, le Sinaï, la côte des Somalis d'autre part. Certains auteurs ont affirmé que ce minéral se rencontrait dans le désert égyptien et en particulier près de l'Oasis de Khargeh. Cela n'a jamais été confirmé. On a dit aussi qu'on trouvait du lapis en Perse. On en trouve en effet, mais chez les marchands. Peut-être

(1) *Medinet-Habu*, 43.

(2) Décrets de Rosette dans *Urk.*, II, 197 ; de Philae dans *Urk.*, II, 213, 230, de Canope dans *Urk.*, II, 154, cf. Robert Eisler, *Die « Seevölker » Namen in den Alt. orientalischen Quellen, Caucasica*, Leipzig, 1928, 73 sqq.

a-t-on confondu le lapis et la turquoise. En fait, tout le lapis-lazuli utilisé par les anciens et même par les modernes provient du Badakhchan qui forme la partie nord-est de l'Afghanistan et se trouvait compris par conséquent dans l'ancienne Bactriane (1).

Le nom même du Badakhchan confirme ce que nous venons de dire. Dépouillé de la désinence persane an, réduit à ses quatre consonnes *B d ḫ š*, il ne diffère du nom égyptien du lapis-lazuli *ḫsbd* que par une simple métathèse. Les Egyptiens ont nommé le lapis-lazuli d'après son pays d'origine. Beaucoup de noms de lieu, en égyptien comme en d'autres langues, sont apparentés avec le nom du produit manufacturé ou naturel qui le caractérise aux yeux du public. Newberry a donné une liste de ces noms (2) à laquelle j'ajouterais *Kebenit*, le bateau de *Keben*, Byblos, *Mafket* « turquoise » et *Mafek*, la région du Sinaï d'où l'on extrayait la turquoise.

Le pays de Tefrer. — Comment les Egyptiens s'y prenaient-ils pour faire venir le lapis depuis l'extrémité de la Bactriane ? De ses campagnes de Syrie, Thoutmosé III a rapporté des vases d'apparat, des armes et des meubles incrustés de pierres précieuses, un rhyton de lapis-lazuli vrai, une statue d'or et d'ébène dont la tête était en lapis-lazuli et aussi des lingots de lapis-lazuli (3). Pendant tout le Nouvel Empire, les Pharaons ont continué à recevoir « des vases choisis parmi les plus beaux de leurs pays en argent, or, lapis-lazuli, turquoise et toutes sortes de pierres précieuses » (4), que les chefs des pays étrangers apportaient sur leur dos. Ce sont des contributions de guerre. En temps normal, le lapis-lazuli venait d'un pays qu'on appelait  ou  Tjefrert ou Tefrert (5). Un texte du Moyen Empire (6) donne la composition des colliers offerts au mort :

> or des montagnes d'Anou de la Terre divine ;
> pierres précieuses des Hellènes (Haounebou) ;

(1) Ces renseignements sont extraits d'un ouvrage qui fait autorité : A. Lucas, *Ancient egyptian materials and industries*, 2e ed. London, 1934, 347-348.

(2) Percy E. Newberry, ŠSMT, *Studies presented to F. Ll. Griffith*, London, 1932, p. 320, note 13.

(3) *Urk.*, IV, 717, 701, 667, 669 ; Montet, *Les reliques de l'art syrien*, ch. II ; *The Theban tombs series*, t. V, pl. 36.

(4) *Theban tombs series* IV, pl. 19-20 ; Montet, *op. cit.*, 18. Semblables : *ibid.*, 22-23.

(5) *Wörterbuch der äg. Spr.*, V, 300 ; Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*, VI, 57.

(6) Chassinat et Palanque, *Fouilles dans la nécropole d'Assiout*, Le Caire, 1911, 108, 212.

faïence des Tehenou (un peuple de Libye) ;
lapis-lazuli de Tefrert ;
shyt de Hebkes ;
turquoise de Mafekit (au Sinaï);
perles de Chayt.

Ce texte et ceux du même genre que l'on peut lire dans les temples de cette époque ne fournissent aucun moyen de localiser le pays de Tefrert. Nous avons la chance d'être au moins orientés dans sa direction en consultant une stèle de la XI[e] dynastie qui provient d'un tombeau thébain (1). On nous parle sur cette stèle d'un nommé Khety qui était scelleur du dieu et ingénieur. Il alla en cette qualité inspecter les mines du Sinaï : « J'ai scellé ses trésors (au roi) dans cette montagne de la maison d'or des échelles de la turquoise ». Il travailla dans plusieurs galeries dont il rapporte les noms. Puis il partit pour une autre destination en qualité de messager royal. Il n'en fait connaître ni le but, ni l'itinéraire. Des renseignements aussi précis se rencontrent trop rarement dans les textes égyptiens. Il dit seulement qu'il eut à déjouer les entreprises des Amou dans leurs contrées. Grâce à la crainte qu'inspirait le roi, à l'influence qu'exerçait son nom, sa mission réussit parfaitement : « Toutes les contrées que j'atteignais faisaient Haÿ, haÿ » (en signe d'approbation ou de bienvenue). Il revint en paix et rapporta de son voyage toute une série de produits dont il donne la liste, en accompagnant chaque nom d'une indication de provenance. Mais telle est notre ignorance de la géographie et de la chimie anciennes, que soit le terme géographique, soit le nom du produit, soit même les deux nous échappent souvent : « Je lui ai rapporté les produits caractéristiques des pays étrangers :

en cuivre neuf de Bah,
en cuivre brillant d'Ihouiou,
en cuivre dur de Menkaou,
en turquoise de Hereroutet,
en lapis-lazuli de Tefrert,
en saherit qui est sur les montagnes,
en bois de aouâ de la montagne de Hestiou,
en ro-netjetj de Baqou de la montagne rouge,

(1) Sur cette découverte, Alan H. Gardiner, *The tomb of a much-travelled theban official, Journal of eg. arch.*, IV, 1917, 28-38. La stèle pl. VIII-IX.

en bâtons de Ro-chaout (1),
en poudre verte de Kehbou. »

Si mal renseignés que nous soyons, on peut conclure des termes de la stèle que cette mission est indépendante de la mission au Sinaï, car Khety eut besoin pour la mener à bien du prestige de Pharaon. Les Amou contre lesquels il eut à lutter habitaient la Palestine et la Syrie (2). On appelait Mentjou et plus tard Mentiou les Bédouins du Sinaï. La tournée que notre ingénieur dut accomplir pour se procurer tous ces produits commençait donc en Syrie.

Bien que le savant éditeur de la stèle de Khety (3) et que Gauthier dans son Dictionnaire des noms géographiques égyptiens (4) aient confessé que la position du pays de Tefrer leur était complètement inconnue, il ne sera peut-être pas impossible de le fixer sur la carte. Le nom se prête en effet à deux observations intéressantes. L'orthographe de Tefrer a varié au cours des âges, mais il convient surtout de remarquer que dans les textes des sarcophages du Moyen Empire (5), l'initiale est et non Beaucoup de mots égyptiens qui s'écrivaient avec *t* se sont écrits plus tard avec *t* Le contraire n'a guère lieu. C'est donc qui est la forme correcte.

Ce terme géographique est certainement apparenté avec qui est le nom d'un minéral. Ainsi le pays de Tjefrert produisait ou répandait deux produits. Le plus connu s'appelait tjefrer, tefrer, comme le pays ; l'autre était le lapis-lazuli *ḥsbd*. On admet généralement que *tfrr* est aussi le lapis-lazuli et cette équivalence est enregistrée dans le Wörterbuch der aeg. Sprache (V 300). Néanmoins le doute est permis, car pourquoi une seule chose aurait-elle deux noms ? Deux méthodes peuvent être employées pour identifier un nom de pierre. On lit quelquefois sur un monument que le roi N a fait en monument de lui pour son père, le dieu Un tel une stèle, une statue, un naos en pierre de *bekhen*, par exemple. Si un pétro-

(1) Le pays de Ro-chaout est cité dans les listes des pays qui fournissent des pierres précieuses, ainsi que dans les inscriptions du règne d'Hatchepsout (*Urk.*, IV, 373, 385). On y trouvait de la turquoise.

(2) En Palestine et en Syrie les Amou contrariaient systématiquement les entreprises des Egyptiens, cf. Montet, *Drame d'Avaris*, 26-30. Les Amou sont tout simplement les Arabes, Posener, *Princes et pays d'Asie et de Nubie*, Bruxelles, 1940, 42.

(3) *Journal of eg. arch.*, IV, p. 37.

(4) Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*, t. VI, 57.

(5) Adriaan de Buck, *The egyptian coffin texts, The University of Chicago oriental institute publications*, XLIX, II, 216.

graphe identifie la pierre dans laquelle a été taillée le monument, il nous donne du même coup la traduction du mot *bekhen*. Nous savons d'autre part que les Egyptiens se procuraient le *bekhen* entre Coptos et la mer Rouge au ouâdi Hammamat. Le bekhen est donc nécessairement une des pierres qui existent dans cette région. Si dans ces conditions l'accord n'est pas fait sur la pierre de bekhen, c'est la faute des égyptologues, ou des pétrographes, ou des deux (1). Or il existe au moins un objet dont la matière est définie par le mot *ḫsbḏ* c'est un collier de Psousennès dont nous parlerons plus loin, mais je ne connais aucun objet que son inscription définisse comme fait en *tfrr*. Tout ce que nous savons, c'est que le *tfrr* est bleu comme le *ḫsbḏ*.

A défaut d'une vérification expérimentale, nous avons une raison assez solide de croire que *ṯfrr* désigne également le lapis-lazuli, c'est que *ṯfrr* correspond lettre pour lettre au nom du lapis-lazuli (2) en hébreu et en grec סַפִּיר sappir σάπφειρος. Nous avons admis en effet que l'orthographe originale du mot était *Ṯfrr*. Or le *ṯ* correspond très souvent à un s en hébreu ou en grec :

ṯwfy	papyrus = hébreu	סוּף
ṯryn	cuirasse = hébreu	סִרְיֹן
ṯkr	un des peuples de la mer	Siculi
Ṯbnṯr	ville du Delta	Σεβέννυττος
Ṯ'rw	dans l'isthme de Suez	Σελη

D'autre part *f* et *p* échangent très souvent soit à l'intérieur de l'égyptien, soit dans les mots étrangers transcrits en égyptien, et יר en face de ne peut soulever aucune objection. Il est vrai que l'hébreu redouble le *p*, mais l'on observera que les Egyptiens en transcrivant le nom de leur ennemi le Khatti n'ont pas tenu compte du redoublement du *t*. Le Mitanni est transcrit par eux *Mṯn*. De même qu'en égyptien le nom du minéral *ṯfrr* est apparenté à un nom de lieu *Ṯfrr.t*, en hébreu nous pouvons comparer סַפִּיר, sappir au nom de la ville assyrienne de Sapharvaim ספרוים,

(1) Sur la pierre de bekhen consulter Couyat et Montet, *Les inscriptions du ouadi Hammamat*, 22-26 ; Varille, *Quelques données nouvelles sur la pierre de bekhen*, *Bull. Inst. fr.*, XXXIV, 93-102 ; Sethe, *Die Bau-und Denkmalsteine der alten Ägypter und ihre Namen*, Berlin, 1933 ; A. Lucas, and Alan Rowe, *The ancient egyptian bekhen-stone*, *Annales du Service des antiquités de l'Egypte*, XXXVIII, 127-186.

(2) Si toutefois cette traduction est exacte, Gesenius, *Handwb.* la donne seulement pour vraisemblable.

cun. Supria, de nos jours Sippar. Sippar est une ville ancienne, très avantageusement située sur l'Euphrate, reliée au Tigre par de nombreux canaux. Elle semble avoir été apte à jouer le rôle d'une place de commerce où des marchands venus de fort loin pouvaient rencontrer leur clientèle. C'était aussi une ville de savants. Des monuments aussi importants que la stèle de Naram-sin et le code d'Hammourabi s'y trouvaient primitivement (1). Les marchands de pierres précieuses venus de la Bactriane se rendaient donc à ספרוים pour remettre à leurs clients hébreux et égyptiens le lapis-lazuli , סַפִּיר qui s'appelait du même nom que la ville.

Une découverte que j'ai faite en 1940 dans le tombeau de Psousennès à Tanis vient à l'appui de notre hypothèse. La sépulture de ce roi contenait un nombre inusité d'objets en lapis-lazuli : scarabées, cœurs, chatons de bague, éléments de bracelet et de collier. Deux colliers d'or et de lapis avaient été posés sur la momie (2). Le plus gros se composait d'un robuste fermoir en or, d'une toison d'or, de deux rangs comptant en tout 36 boules de lapis et 2 en or. Sur le fermoir se lit une inscription hiéroglyphique dont voici la traduction : « Le roi du sud et du nord Akheperrê Sotepenamon, fils de Râ Psousennès aimé d'Amon, il a fait un grand tour de cou en lapis-lazuli véritable. Aucun roi n'avait fait son pareil. » Le plus petit comprenait seulement un fermoir, deux boules creuses en or et 34 de lapis-lazuli formant aussi deux rangs. Il était fait pour un cou de femme, tandis que le gros convenait à un homme. Le roi et la reine les mettaient sans doute quand ils paraissaient ensemble dans une même cérémonie. Or, parmi les boules du petit collier, il s'en trouvait une d'un bleu très intense, sans tache ni défaut, sur laquelle un habile lapicide avait gravé trois lignes de caractères cunéiformes. M. Dhorme, professeur d'assyriologie au Collège de France, qui les a déchiffrées a reconnu qu'un roi du pays de Shu-pi-bel, entre Babylone et l'Elam, nommé Niq-shamû avait fait cet objet pour Nabalté sa fille aînée qu'il aime, et qu'il défendait qu'on s'appropriât ce beau lapis (3). J'en conclurais que ce Niq-Shamou était en rapports avec Psousennès, qu'il lui donna sa fille pour épouse, comme Khattousil avait donné la sienne à Ramsès II et que la dot de la princesse comprenait entre autres choses une grande

(1) Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, 68, 381, 676, 834.

(2) Nos d'inventaires 482 et 486. Cf. Montet, *Tanis*, 145-146.

(3) Je remercie vivement M. Dhorme de m'avoir communiqué son étude avant qu'elle soit publiée. Voir maintenant *C-R Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1945, p. 83.

quantité de lapis-lazuli. L'Assyrie était donc un relai entre la Bactriane et l'Egypte sur la route du lapis.

Les Egyptiens et les voyages. — De ce qu'ils pouvaient rencontrer dans une ville assyrienne les marchands de Bactriane, il ne résulte pas que les Egyptiens n'aient jamais été tentés d'établir avec ce pays si lointain des relations directes. Le vrai moyen de prouver ces relations serait de trouver en Bactriane des antiquités égyptiennes, comme l'on a trouvé à Byblos les objets envoyés d'Egypte à la Dame de Byblos ou aux rois de cette ville qui s'étaient vus attribuer l'offrande royale funéraire. Cette preuve expérimentale fait défaut. L'incrédulité que rencontrent sur ce point les affirmations des auteurs classiques tient pour beaucoup à ce que les égyptologues en majorité ne croient pas que les Egyptiens aient été capables d'entreprendre d'aussi lointains voyages. Alexandre avait d'eux une meilleure opinion. Arrien rapporte en effet que le conquérant « quand sa flotte fut prête sur les rives de l'Hydaspès rassembla tous les Phéniciens, les Cypriotes et les Egyptiens qui l'avaient suivi dans sa marche vers l'intérieur de l'Asie. Il les fit embarquer dans ses bateaux en choisissant comme matelots et comme rameurs ceux qui avaient la plus grande expérience des choses de la mer (1). » Il arriva dans cette mémorable expédition qu'un vaisseau léger qui avait un équipage égyptien disparut au large du pays des Ichtyophages, près d'une île mystérieuse (2). On n'entendit plus parler d'eux. Nous ignorons si le vaisseau fut perdu corps et bien, ou si l'équipage profita de la circonstance pour fausser compagnie à Néarque et regagner par ses propres moyens le rivage égyptien. Lorsque l'Egypte, après la conquête de Cambyse, fut devenue une satrapie, on utilisait la voie maritime pour aller de Perse en Egypte et pour en revenir. Des fonctionnaires perses qui effectuaient ce voyage sous Darius, Xerxès et Artaxerxès ont laissé des traces de leur passage dans la vallée de Rohanou, sous la forme d'inscriptions hiéroglyphiques, à côté des inscriptions des fonctionnaires égyptiens qui exploitaient les carrières (3). Ces fonctionnaires étaient partis de Coptos, avaient

(1) Arrien, *L'Inde*, ch. 18, 1-2 : Ἀλέξανδρος γὰρ, ἐπειδὴ οἱ παρεσκεύαστο τὸ ναυτικὸν ἐπὶ τοῦ Ὑδάσπεω τῆσιν ὄχθῃσιν, ἐπιλεγόμενος ὅσοι τε Φοινίκων καὶ ὅσοι Κύπριοι ἢ Αἰγύπτιοι εἵποντο ἐν τῇ ἄνω στρατηλασίῃ, ἐκ τούτων ἐπλήρου τὰς νέας, ὑπηρεσίας τε αὐτῇσι καὶ ἐρέτας ἐπιλεγόμενος, ὅσοι τῶν θαλασσίων ἔργων ἐπήμονες.

(2) *Ibid.*, ch. 31, 3. Cette île qui passait pour enchantée (voir la note 1, p. 66 de l'ouvrage précité) et située dans une mer fréquentée par des baleines de 25 coudées fait penser à l'île du Naufragé gardée par un serpent à barbe. Rappelons que le naufragé se rendait aux mines du Souverain qui devaient se trouver selon la remarque de Golenischeff, *Le Conte du Naufragé*, p. 60-62, au voisinage de Pount.

(3) Couyat et Montet, *Les inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du ouâdi Hammamat*, nos 50, 106, 146, 164, 266, 148, 13, 144, 72, 95 ; Posener, *La première domination perse en Egypte*, Le Caire, 1536, p. 117-130, 179-180.

atteint la mer Rouge à Qosseir où les attendait un bateau et continué leur voyage par mer. Vraisemblablement les bateaux qui accomplissaient ces longs et pénibles voyages n'avaient pas que des équipages perses ou phéniciens. On faisait aussi appel aux marins égyptiens qui ainsi que le dit un poète du Moyen Empire « avaient vu le ciel, avaient vu la mer, qui étaient prudents plus que des bêtes sauvages et prédisaient la tempête avant qu'elle n'éclatât » (1). Les Egyptiens constituaient un des éléments les plus importants de l'armée navale que Xerxès envoya attaquer la Grèce : « Le large Nil nourricier a envoyé aussi les siens, Sousiskanès, Pégastagôn, fils d'Egyptos ; et le souverain de la sainte Memphis, Arsakès le Grand, et le maître de l'antique Thèbes, Ariomardos, et les bateliers dont les barques voguent à travers les marais, multitude innombrable et terrible (2). »

Encore une fois il serait imprudent d'appliquer sans preuve à l'époque des Ramsès et des Sesostris ce qui n'est assuré que pour le temps de Darius et d'Alexandre, mais l'on doit aussi se souvenir que l'Egypte est une terre d'habitude.

Un document officiel dicté par Ramsès III lui-même dans les derniers temps de sa vie, que nous appelons le grand papyrus Harris (3) prouve que les marins égyptiens de ce temps étaient fort entreprenants. Des historiens modernes (4), cédant à un préjugé défavorable n'y ont pas prêté une attention suffisante. Il s'agissait d'aller au pays de Pount où les Egyptiens se procuraient l'encens *ânti* et d'autres produits. Le plus souvent ces voyageurs, partant de Thèbes ou de Memphis, atteignaient par Bubaste et le ouadi Toumilat, qui est en somme la plus orientale des branches du Nil, les lacs Amers et la mer Rouge (5). D'autres, pour diminuer les risques de la navigation, partaient de Coptos et gagnaient, par le désert, de point d'eau en point d'eau, l'endroit où s'élèvera plus tard Bérénice.

(1) *Naufragé*, 28-32.

(2) Eschyle, *Les Perses*, 33-40. Les marins égyptiens sont nommés immédiatement après les Perses et avant les autres alliés et vassaux. Plusieurs périrent dans le grand désastre : « Et les riverains du Nil égyptien Arcteus, Adenès, Pharnoukos au bon bouclier, ils sont, eux, tombés du même vaisseau (*ibid.*, 311-312). Il est curieux de noter qu'au vers 305 Eschyle a enregistrée la mort de Tenagôn, le héros bactrien de noble lignée.

(3) Nous le citons ici d'après la transcription d'Erichsen qui forme le tome V de la *Bibliotheca aegyptiaca*, éditée par la fondation Reine Elisabeth. Bruxelles, 1933, pp. 94-95.

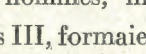
(4) Ainsi Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*. III, 33.

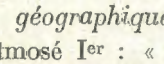
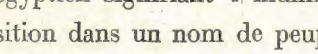
(5) Montet, *Drame d'Avaris*, 26-28.

Là, ils s'embarquaient sur un navire du type de Byblos. Au retour, ils longeaient la côte africaine jusqu'à Qosseir et rentraient par la vallée de Rohanou et Coptos.

Ramsès III repoussa ces deux itinéraires. Il avait préparé une véritable Armada : « J'ai construit de grands navires, des barques pour les précéder. Ils sont munis d'équipages nombreux et de servants. Des commandants d'archers se trouvaient dans les navires auxquels ils appartenaient avec des gardes. Des ravitailleurs les alimentaient, les chargeant avec des produits d'Egypte sans compter. »

Les expéditions de ce genre devaient être fortement protégées. Henou, dans des temps bien plus anciens, avait des guides et des auxiliaires bédouins (1).

Ces hommes, militaires et marins, enregistrés par myriades, continue Ramsès III, formaient la flotte de la grande mer de  Mou-qed ».

Ce terme géographique de Mou-qed a été rendu littéralement « das umgekehrte Wasser » par les auteurs du *Wörterbuch der aegyptischen Sprache* et « l'eau retournée » par Gauthier, dans son *Dictionnaire des noms géographiques*. On le rencontre encore dans une inscription de Thoutmosé Ier : « Sa frontière sud est contre les avancées de cette terre, sa frontière nord est contre cette Mou-qedou  qui descend en allant vers le sud » (2). Les Egyptiens, qui étaient habitués à leur Nil qui coule du sud au nord, s'étonnent de rencontrer un fleuve coulant, très approximativement, du nord au sud. La traduction est donc justifiée, mais seulement en apparence, car il ne faut pas oublier que les Egyptiens adoraient les calembours et rendaient très souvent les noms propres étrangers ou des parties de ces noms propres par des mots de leur langue. Beaucoup de noms théophores sémitiques comprennent un élément עפר. Les Egyptiens ne manquent pas de l'écrire comme s'il s'agissait du verbe égyptien signifiant « munir » (3). Le mot Qedou entrait encore en composition dans un nom de peuple  : Nebedou-Qedou (4) que les uns ont traduit « les hommes aux cheveux bou-

(1) Couyat et Montet, *Hammâmât*, nº 114 et p. 19-21.
(2) *Urk.*, IV, 85.
(3) Posener, *Princes et pays d'Asie et de Nubie*, Bruxelles, 1940, 68-69 ; De même le sémitique *ʾb* « père » fréquent dans les noms propres est rendu par *ib* « avoir soif ».
(4) *Urk.*, IV, 84, 673.

clés » (1), les autres, d'une façon plus conforme à la syntaxe et au vocabulaire, « les impies [de caractère] » (2). Dans un cas comme dans l'autre, la manie du calembour s'est exercée sur le terme original, qui ne pouvait être que Qédé, un pays arrosé par l'Euphrate, au nord de la Syrie. L'eau de Qédé est donc une désignation de l'Euphrate et les Nebedou-Qedou, les Nabatéens (3) de ce même pays de Qédé.

La flotte de Ramsès a donc descendu l'Euphrate, puis elle est entrée dans le golfe Persique, a contourné l'énorme péninsule arabique et fini par trouver le pays de Pount, sur la côte des Somalis. Jadis, sous Thoutmosé III, les Egyptiens, après avoir atteint l'Euphrate, avaient contraint les Syriens à traîner les sapins du pays de Nega, qui commence près de Byblos, jusqu'au fleuve. A Karkemich, ils construisirent des radeaux et des bateaux pour que l'armée pût passer l'eau (4). Il se peut que Ramsès se soit inspiré de ce précédent. Les sapins du Liban furent encore traînés jusqu'à l'Euphrate et l'on construisit la flotte pendant que les marins et les soldats allaient par terre du rivage syrien à l'Euphrate. L'expédition fut nécessairement précédée d'accords diplomatiques avec les nations riveraines pour obtenir le libre passage de la flotte pharaonique et le ravitaillement des équipages et des troupes.

Le document égyptien affirme que la flotte atteignit le pays de Pount sans qu'aucun incident fâcheux ne se soit produit, sans perte, grâce à la crainte qu'inspirait le nom du roi. Les chefs eurent une entrevue avec les chefs de la Terre divine. Les navires et les barques furent chargés avec les produits de cette terre divine, de toutes les merveilles mystérieuses de leurs montagnes et d'une grande quantité d'encens sec de Pount. Pour diviser les risques on utilisa au retour à la fois la route de terre et la route de mer. Les bateaux franchirent le détroit de Bab el Mandeb, remontèrent la mer Rouge de bout en bout, pénétrèrent dans le canal pharaonique qui les amena à Bubaste, d'où ils gagnèrent paisiblement la résidence. Pendant ce temps, une caravane formée de porteurs et d'ânes chargés de cadeaux, comprenant les enfants des chefs indigènes, atteignit, par terre, la montagne de Coptos, puis le quai où des bateaux les attendaient. Ils descendirent le Nil et arrivèrent à la résidence de

(1) Gauthier, *Dict. géog.*, III, 86.
(2) *Wörterbuch der äg. Spr.*, II, 247.
(3) hébreu נְבָיוֹת cun. *Nabajâti*.
(4) Inscription de Thoutmosé III au Gebel Barkal : A et B Reisner dans *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, LXIX, 26-39, cf. Moret dans *C.-R. Académie des Inscriptions*, 326-339.

Pi-Ramsès en même temps que la flotte. Il y eut une fête magnifique. Les soldats, les marins, les chefs indigènes, avec leurs enfants et les produits exotiques, défilèrent devant Pharaon et la Cour. Les scribes enregistrèrent les résultats du voyage et chaque temple reçut sa part d'encens.

Ce périple dépasse de beaucoup l'expédition conduite par le romain Gallus qui, d'après le récit de Strabon (1), faillit dégénérer en catastrophe. Les marins qui avaient accompli une telle prouesse étaient bien capables d'atteindre, avant Néarque, les bouches de l'Indus et de remonter ce fleuve et ses affluents pour pénétrer au cœur de la Bactriane.

Le pays de Bakhtan. — Il m'a paru nécessaire de rappeler cette prouesse avant d'aborder le seul document qui mentionne un voyage d'Egyptiens en Bactriane. Je veux parler de la stèle de la princesse Bentrech, appelée aussi stèle du prince de Bakhtan (2). Ce document n'inspire qu'une confiance médiocre depuis qu'Adolf Erman (3) s'est efforcé de démontrer qu'il avait été fabriqué de toutes pièces, à une époque tardive, par les prêtres du dieu thébain Khonsou, pour exalter la puissance de leur dieu et tirer parti d'un miracle accompli par sa statue. La plupart des égyptologues se sont rangés à l'opinion d'Erman et ne diffèrent que sur la date de ce faux. Mais la date n'est pas ce qui importe le plus. La stèle de la Famine est assurément un document de très basse époque. L'on admet aujourd'hui qu'elle a été recopiée d'après un original beaucoup plus rapproché des faits qu'elle raconte (4). Nous ne serions guère plus avancés si nous avions cet original. La question

(1) Strabon, XVI, 22-24. Aelius Gallus était chargé d'explorer le pays des Arabes et des Ethiopiens. Trompé par un ministre du roi nabatéen Scyllaeus qui ne lui indiqua jamais la meilleure route, il finit par arriver à Leucecômé, puis il traversa deux déserts et arriva à Negrana, Asca, Marsiaba chez les Rhammanites, où il n'était plus qu'à deux jours du pays des Aromates. Son retour fut beaucoup plus rapide. Il passa par Negrana, les 7 puits, Malotha, un désert contenant des aiguades, le port d'Egracômé. Il fit alors repasser le golfe à son armée, atteignit Myos-Hormos et Coptos. Cet itinéraire n'est pas très différent de celui que prit Henou au retour de Pount (Ham. 114).

(2) Anciennement à la Bibliothèque nationale, maintenant au Louvre : Prisse d'Avennes, *Choix de monuments égyptiens*, pl. 24 ; *Revue biblique* 42 (1933), 57-78 (photographie). Traduction de Maspero, *Contes populaires*, 3e éd., 161-167. Paul Tresson, dans *Revue biblique*.

(3) A. Erman, *Die Bentreschstele*, *Zeitschrift für aeg. Spr.*, 1883, p. 54-60.

(4) Sethe, *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Aegyptens*, II, 87 sqq., 103-105.

est donc de savoir si l'histoire de Bentrech est complètement imaginaire ou si elle comporte une part de vérité.

La stèle ressemble à toutes les stèles historiques. Elle est divisée en deux étages. Une scène occupe l'étage supérieur, une longue inscription se lit à l'étage inférieur. Dans le cintre la barque de Khonsou-aux-belles-offrandes portée par des prêtres précédés du roi qui marche à reculons en tenant à bout de bras l'encensoir, accueille une autre barque sacrée, celle de Khonsou-qui-fait-les-plans-à-Thèbes, qui rentre d'un long voyage.

Le roi dont nous avons le protocole complet s'appelle l'Horus « Taureau puissant aux belles couronnes », le vautour-cobra « Durable de royauté comme Toum », le Faucon d'or « fort de bras qui détruit les Neuf Arcs », le roi du sud et du nord « Ousirmarê Sotepenrê », le fils du Soleil « Ramsès-Miamoun ».

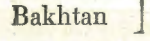
Pendant que ce roi était dans le Naharina et recevait les princes de tous les pays qui lui apportaient des gages de leur soumission, il vit venir à lui le prince de Bakhtan et ses porteurs de tribut précédés de sa fille aînée. Pharaon la prit pour épouse royale sous le nom de Neferou-rê.

En l'an XV, un messager du prince de Bakhtan se présenta à Thèbes, le jour où commençait la belle fête d'Amon à Opet, pour informer Pharaon que Bentrech, sœur de sa femme, était malade. Le roi envoya au pays de Bakhtan le médecin Thotemheb qu'avaient désigné les scribes de la maison de vie. Le médecin ayant échoué, un second messager vint à Thèbes réclamer l'aide d'un dieu. Après diverses consultations, le roi expédia Khonsou qui fait les plans à Thèbes dans un bateau escorté de cinq barques. Le voyage s'accomplit heureusement en 17 mois. Ce fut un jeu pour le dieu de guérir la princesse. Tout heureux, le roi de Bakhtan garda Khonsou chez lui durant 3 ans et 9 mois. Il l'aurait gardé bien plus longtemps si le dieu n'avait manifesté l'intention de retourner en Egypte. Il le renvoya donc. Le dieu rentra en son temple en l'an 33, soit 18 ans après la première arrivée du messager. Enlevons 3 ans et 9 mois, nous trouvons qu'en 14 ans environ, on alla deux fois de Thèbes au Bakhtan et trois fois du Bakhtan à Thèbes, ce qui donne une moyenne de 33 mois pour organiser et accomplir chaque voyage.

Le protocole du roi n'a pas manqué d'attirer l'attention des égyptologues. Les deux cartouches sont ceux de Ramsès II (1). On ne peut y

(1) Gauthier, *Livre des Rois*, III, 42.

reprendre qu'une erreur légère. Le signe Rê d'Ousirmarê n'est pas en tête du cartouche, comme le voudrait la règle à toutes les époques. Les trois premiers noms n'ont jamais figuré dans le protocole de Ramsès II. Ils ont été tirés textuellement de celui de Thoutmosé IV qui avait vécu au milieu de la XVIII[e] dynastie (1). Dès la XX[e] dynastie les Egyptiens qui avaient épuisé les épithètes et surnoms du répertoire, incapables d'en inventer de nouveaux, étaient obligés de reprendre ceux qui avaient déjà servi. Chechanq III a purement et simplement adopté le premier cartouche de Ramsès II. Mais il est sans exemple qu'on ait composé un protocole en juxtaposant la première moitié d'un ancien protocole et la seconde d'un autre. Néanmoins Wiedemann admettait que le gendre du prince de Bakhtan était un douzième Ramsès. En réalité il n'y a place pour un souverain pourvu de 33 années de règne ni à la fin ni au cours de la XX[e] dynastie, ni plus tard. Beaucoup pensent qu'il s'agit de Ramsès II, mais même à la basse époque les scribes d'un temple thébain eussent été capables de transcrire correctement le protocole d'un roi qui était gravé dans le voisinage à des centaines d'exemplaires. Ces deux remarques nous amènent à conclure que si la stèle du prince de Bakhtan ne peut être considérée comme historique au même titre que la stèle d'Amada, la stèle de Kouban ou la stèle de Piankhi, le terme de faux ne lui convient pas davantage. La stèle, comme le papyrus d'Ounamon, comme la stèle de la Famine, semble appartenir à la littérature ecclésiastique plus attentive à ce qui met en relief la puissance d'un dieu qu'à la chronologie et à l'exactitude des noms. Il n'en résulte pas que le contenu soit de pure invention. Je crois, au contraire, qu'on peut en retenir plusieurs renseignements utiles.

1. Le Dictionnaire géographique de Gauthier (II 31) définit le pays de Bakhtan  comme « un pays asiatique non identifié et connu par cette seule stèle, ce qui laisse supposer qu'il était imaginaire (ainsi que tout le contenu de la stèle). » Mais immédiatement à la suite de *Bḫtn* ce dictionnaire enregistre un nom qui lui est identique à une lettre près *Bḫṯr* et qui n'est pas imaginaire, car il se lit sur la stèle de Darius à Tell el Maskhouta et désigne la Bactriane. Que *Bḫtn* et *Bḫṯr* soient deux variantes du même nom, on n'en peut sérieusement douter (2) puisqu'on ne fait au Nouvel Empire aucune différence entre *ṯ* et *t* et que *n* et *r*

(1) *Ibid.*, II, 300.
(2) Posener, *A propos de la stèle de Bentresh*, dans *Bull. Inst. fr.*, XXXIV, 75, admet que *Bḫtn* est une variante de *Bḫṯr*, mais il en conclut abusivement que la stèle de Bentrech est d'époque persane.

ont beaucoup d'affinités et peuvent s'employer pour transcrire le même original sémitique (1).

2. Le nom de la princesse Bentrech a été retrouvé textuellement sur un papyrus araméen d'Eléphantine, où il est écrit בנתרש (2). Il est composé de בנת « fille » et de רש qu'on trouve dans d'autres noms propres comme Abdi-riša.

3. On a comparé le nom qui fut donné à la fille du prince de Bakhtan, quand elle fut devenue l'épouse de Pharaon, au nom que reçut la princesse hittite après son mariage avec Ramsès II. Ce nom qu'on lisait autrefois Mat-neferou-Rê doit se lire, après contrôle sur les monuments originaux Mat-Hor Neferou-Rê « Celle qui voit Hor, Perfection de Rê » (3). Il est double. Le second élément me paraît l'abrégé d'une phrase nominale dont l'attribut est sous-entendu. Je le comparerais à Nefer-neferou-Aton « Parfaite est la perfection d'Aton » qui est le premier des deux noms que reçut en Egypte la fille du roi de Babylone épousée par Akhenaton (4). Il faut surtout le comparer au nom de la fille de la reine Hatchepsout qui lui est exactement identique : Neferou-Rê (5). Signalons encore que Thoutmosé IV, qui a prêté au roi de la stèle le début de son protocole, est à notre connaissance le premier roi du Nouvel Empire qui ait épousé une princesse étrangère, la fille du roi de Naharina Artamama, sœur de la princesse Choutarna (6). Quelques historiens ont confondu cette princesse avec la reine Mout-em-ouya qui enfanta le futur roi Amenhotep III (7). En fait nous ignorons aussi bien son nom indigène que son nom égyptien. Nous savons bien peu de chose sur ces princesses lointaines de la cour d'Egypte. Toutes n'eurent pas un sort également brillant. Les unes virent couronner leur fils. D'autres vécurent obscurément.

4. Le nom de Thotemheb est fréquent pendant tout le Nouvel Empire (8) et pas seulement sous Ramsès II.

5. Les médecins égyptiens étaient appréciés à l'étranger. Une peinture thébaine représente des Syriens venus en consultation chez un médecin

(1) Exemple : *wʿn.* var. *wʿr*, nom d'un arbre de Syrie.
(2) Ed. Cowley, 5, 9, cf. Posener, *op. cit.*, 76.
(3) Montet, *Drame d'Avaris*, p. 128.
(4) Gauthier, *Livre des Rois*, II, 356.
(5) *Ibid.*, II, 250-252. Une fille d'Akhenaton porte aussi ce nom, *ibid.*, 361.
(6) *Ibid.*, II, 301, note 3.
(7) Erman, in *Aeg. Zeits*, XXVIII, 1890, 112.
(8) Ranke, *Die aegyptischen Personennamen*, 408.

égyptien (1). Le médecin saïte Ouadj-hor-resné sut gagner la confiance de Cambyse (2).

6. Les rois égyptiens consultaient très souvent les scribes de la maison de vie qui avaient une grande réputation de science et de sagesse. Ramsès IV les fréquentait beaucoup. Il ne manqua pas de les convoquer quand il organisa son expédition à la montagne de *bekhen*.

7. Les rois de l'antiquité s'écrivaient beaucoup, comme on le voit par les lettres de Tell el Amarna, par les Annales de Subbilulumma, par quelques documents du temps de Ramsès II (3). Dans un roman égyptien le roi d'Avaris envoie messager sur messager à son rival le prince de Thèbes (4).

8. On faisait volontiers voyager les statues miraculeuses. Lorsqu'Ounamon fut chargé d'acheter du bois au roi de Byblos, il prévoyait des difficultés. Il emmena donc Amon-du-chemin qui est à l'Amon de Karnak ce que Khonsou-qui-fait-les-plans-à-Thèbes est au Khonsou aux-belles-offrandes qui demeure en son temple tandis que l'autre s'en va à l'étranger. Amenhotep III avait accueilli une statue d'Ichtar qu'il ne se pressait pas de renvoyer à son légitime possesseur, le roi de Mitanni Duchratta (5). Celui-ci dut la réclamer.

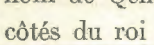
Que conclure de cette stèle où certains éléments rappellent la XVIIIe dynastie, d'autres la XIXe, la XXe ou la XXIe ? D'abord que les Egyptiens étaient parfaitement capables d'aller jusqu'en Bactriane chercher des pierres précieuses au lieu de les acquérir chez un intermédiaire assyrien. Puis, comme à Byblos, les relations nouées entre les deux pays n'ont pas gardé un caractère strictement commercial. Les dieux du pays le plus civilisé ont acquis dans l'autre des fidèles. Nous connaissons la date précise et maintes circonstances de quelques expéditions égyptiennes à Byblos et à Pount, grâce à des bas-reliefs, à des inscriptions, au grand papyrus Harris, au récit d'Ounamon. Moins bien partagés pour la Bactriane, nous pouvons considérer comme très vraisemblable que des expéditions eurent lieu sous les Sesostris de la XIIe dynastie, peut-être aussi sous la XVIIIe et que Ramsès II en renouvela la tradition.

Médie et Perse. — Au retour les Egyptiens pouvaient naturellement descendre l'Indus et se confier à la mer, mais ils pouvaient aussi pour diviser

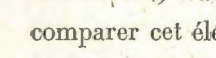
(1) Wresz., *Atlas*, I, 115.
(2) Posener, *La première domination perse en Egypte*, 165.
(3) Lettre du roi de Qédé au roi hittite, dans le papyrus *Anastasy* II, 1, 1, cf. Montet, *Drame d'Avaris*, 134.
(4) Montet, *op. cit.*, 93.
(5) Ranke, *Istar als Heilgöttin in Ägypten, Studies presented to F. Ll. Griffith*, 412.

les risques ordonner à une partie de leur troupe de gagner par la route de terre la Mésopotamie, comme fera plus tard Alexandre, comme feront aussi les Egyptiens de Ramsès III au retour du pays de Pount. Les termes dont se sont servis Megasthène et Diodore, dans les passages cités plus haut, autorisent cette supposition. Mégasthène écrit, rapporte Strabon, que Sesostris l'Egyptien, après avoir conquis la majeure partie de l'Asie et avoir poussé avec son armée jusqu'en Europe est revenu sur ses pas. » De même, selon Diodore, Seoôsis, autrement dit Ramsès II, ayant pris possession des îles et du littoral jusqu'à l'Inde « subjugua le reste de l'Asie et les Cyclades et mit en Thrace un terme à son expédition. » Strabon croit fermement que Sesostris a traversé toute l'Asie et qu'il existe des traces de cette randonnée sous la forme de retranchements et de sanctuaires imités des temples égyptiens (1). Si donc un groupe d'Egyptiens est revenu par terre, il fut bien obligé de traverser la Perse et la Médie.

Une autre raison peut encore expliquer l'introduction de ces deux pays dans la liste des conquêtes égyptiennes. Lorsque les Egyptiens, sous Psametik III, virent arriver les Perses chez eux, ils purent s'apercevoir que ces envahisseurs parlaient la même langue qu'avaient parlée plusieurs siècles auparavant des gens que leurs ancêtres connaissaient bien. Ils les avaient rencontrés sur les champs de bataille, puis ils avaient entretenu avec eux des relations pacifiques et des mariages unirent les familles régnantes. C'étaient les Mitanniens.

Des voyageurs perses ont laissé sur la route de Coptes à Qosseir, dans la vallée de Rohanou, des traces de leur passage. L'un d'eux Atiyaouahi nomme son père, Artamès et sa mère, la dame Qendjaou (2). On a remarqué que le nom d'Artamès était connu chez les Mitanniens (3). Le beau-père d'Akhenaton s'appelait en effet Artama. Le nom de Qendjaou rappelle le nom d'une des nations qui prirent part aux côtés du roi de Qédé à la bataille de Qadech  Qadjouaden (4). Les Mitanniens adoraient Mithra, Varuna (5). Les Egyptiens durent faire ces rapprochements et bien d'autres qui nous échappent. Si par hasard Germanicus émit quelques doutes lorsqu'il entendit son guide lui parler des victoires de Ramsès sur les Mèdes et sur les Perses, le vieux prêtre n'eut qu'à lui montrer sur les bas-reliefs ou sur le socle d'une statue un Mitannien ligotté, en disant que c'était un ancêtre des Perses ou des Mèdes.

(1) Strabon, XV, 6 ; Diodore, I, 55 ; Strabon, XVI, IV, 4.
(2) Couyat et Montet, *Les inscriptions du ouâdi Hammâmât*, no 146.
(3) Posener, *La première domination perse en Egypte*, 119.
(4) Poème de Qadech, éd. Kuentz, 46.
(5) Mironov, *Aryan Vestiges in the near East, Acta orientalia*, XI, 186.

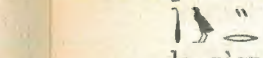
Scythie. — Il est plus surprenant encore de trouver les Scythes à la fois chez Tacite et Strabon, chez Mégasthène et chez Diodore. La tradition thébaine était sur ce point d'accord avec celle de Memphis et avec celle des auteurs qui ont parlé de l'Inde. Les documents égyptiens sont à notre connaissance absolument muets au sujet des Scythes et de la Scythie. Les égyptologues ont donc complètement laissé de côté ce peuple et ce pays. Pourtant une information que nous trouvons à la fois chez Arrien et chez Strabon met les Scythes en conflit avec les Egyptiens : « Idanthyrsos le Scythe, dit Arrien (1), parti de Scythie a soumis beaucoup de peuples de l'Asie et s'est avancé victorieusement jusqu'en Egypte. » Arrien s'était renseigné chez Mégasthène, et Strabon qui utilise la même source confirme ce que nous rapporte Arrien : « Enfin le Scythe Idanthyrsos courut toute l'Asie et toucha à la frontière d'Egypte (2) ». Les Scythes ayant été mis en rapports avec Ramsès par notre meilleur informateur, Tacite, on a le choix entre deux hypothèses. Les Scythes n'auraient-ils pas fait partie de la grande coalition menée contre l'Egypte par le roi de Khatti et le roi de Qédé ? Mais aucun des noms cités dans le Poème et dans le Bulletin de Qadech ne peut leur convenir. D'autre part Qadech sur l'Oronte est bien loin de la frontière égyptienne. Ne sont-ils pas venus avec les peuples de la mer (3) dont Ramsès III parvint à arrêter la poussée en un point qui n'est pas précisé du pays de Djahi ? Le pays de Djahi commence, au sud, à Gaza (4). Il n'est séparé du Delta que par une bande désertique d'une assez belle largeur. De sorte qu'il était permis de dire, au cas où la rencontre aurait eu lieu près de Gaza, que les peuples de la mer avaient atteint les portes de l'Egypte. Le nom du conquérant scythe est également à considérer. Dans Ἰνδάθυρσος, variante Ἰδνάθυρσος, il me paraît possible d'isoler θυρσος et de comparer cet élément avec les  Tourchaou nommés sur

(1) Arrien, *L'Inde*, ch. 5, 6 : Ἰδάνθυρσον δὲ τὸν Σκύθεα ἐκ Σκυθίης ὁρμηθέντα πολλὰ μὲν τῆς Ἀσίης ἔθνεα καταστρέψασθαι, ἐπελθεῖν δὲ καὶ τὴν Αἰγυπτίων γῆν κρατέοντα.

(2) Strabon XV, 6 : Ἰδάνθυρσον δὲ τὸν Σκύθην ἐπιδραμεῖν τῆς Ἀσίας μέχρι Αἰγύπτου.

(3) Sur les peuples de la mer, voir les histoires générales de Maspero, Hall, Bilabel, Ed. Meyer, Moret et le résumé de Wreszinski, Atlas II 111. Une première vague de Lyciens, avec des Achéens, des Tyrsaou, des Sardes, des Sikulies, a abordé en Libye puis s'est répandue dans la Méditerranée occidentale. La seconde vague, 40 ans plus tard, comprenait en outre des Teucriens, des Danaens, un peuple non identifié *wšš*. Ils venaient d'Asie Mineure, mais peut-être de plus loin.

(4) Sur Djahi, voir Gauthier, *Dict. géog.* VI, 108-109. Ramsès II a construit, quand il attendait la princesse hittite, un château-fort entre le Djahi et l'Egypte. Ce château-fort qui n'a pas été retrouvé jusqu'à présent doit se trouver dans le désert entre Gaza et la branche pélusiaque (Montet, *Drame d'Avaris*, 134-136.)

plusieurs monuments de Merenptah et de Ramsès III qui les appelle même  « Tourchaou de la mer » (1). Avant le règne de Merenptah on rencontrait des Tourchaou en Egypte, qui s'assimilaient très bien à la population indigène, car Petrie a trouvé dans un tombeau du temps de Ramsès II, au Fayoum, le sarcophage d'un lieutenant de la prison nommé Ioun-tourcha (2) qui est tout a fait comparable à Ἰονάθυρσος, car l'un et l'autre se terminent par le même élément ethnique : Tourcha = θύρσος. Les éléments initiaux eux-mêmes ne sont pas extrêmement différents : Ioun et Idan ou Idna. On peut conclure en combinant les données égyptiennes et grecques que les peuples de la mer venaient de la Scythie, que les gens qu'on appelait Tourchaou et qui s'appelleront plus tard θυρσενοι étaient des Scythes, que leur roi, vers 1200, s'appelait Idanthyrsos et enfin que Ramsès III les arrêta un peu au nord de l'Egypte après une mêlée furieuse.

Mais si la défaite des peuples de la mer conduits par Idanthyrsos a été transformée par des érudits dépourvus de critique en une conquête de la Scythie, on expliquera tout de même les affirmations extravagantes de Mégasthène et de Diodore qui envoient Pharaon au fond de l'Ibérie ou en Thrace. Ce sont en réalité les peuples de la mer qui sont allés des rivages du Pont aux rives occidentales de la Méditerranée, où des îles portent encore maintenant les noms qu'elles ont pris de ces envahisseurs. Pendant qu'on y était, on pouvait très bien soutenir que Pharaon avait conquis la Sardaigne et la Sicile, puisqu'il avait vaincu et enchaîné des peuples qui s'appelaient Sardanes et Sikules !

CONCLUSION

Les auteurs classiques ont cru à l'existence d'un immense empire égyptien où ils ont fait entrer pêle-mêle des peuples qui eurent en effet des rapports avec les Egyptiens, mais des rapports bien différents. Seuls, les Nubiens et les Syriens ont été occupés plus ou moins complètement, plus ou moins longtemps, tant sous la XII^e^ que sous la XIX^e^ dynastie. Dans une seconde série, nous rangerons les peuples qui

(1) Wreszinski, *Atlas*, II, 160. Ces Tyrcha ont un type assez vulgaire, lèvres épaisses, gros yeux, nez fort et ressemblent beaucoup aux archers scythes figurés sur les vases grecs.

(2) *Petrie, Kahun, Gurob and Hawara*, pl. 19 : Ranke, *Die aegyptischen Personennamen*, p. 38, n° 25, cite un second exemple du nom.

se sont souvent battus, avec des fortunes diverses, contre les Egyptiens, les uns près des frontières de l'Egypte, ce sont les Libyens et les Scythes qui marchaient en tête des peuples de la mer, les autres loin de l'Egypte, ce sont les Hittites et leurs alliés de la Syrie septentrionale, de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure. A cette liste déjà abusive on a ajouté la Bactriane que les Egyptiens ont pacifiquement visitée à de rares intervalles, l'Inde parce qu'il fallut remonter l'Indus pour atteindre la Bactriane, la Perse et la Médie parce qu'il fallut les traverser au retour.

Tel était l'orgueil des Pharaons qu'ils considéraient tous les ennemis comme de vils tombés, tous ces pays comme leur domaine, tous ces peuples comme des esclaves, nés pour les servir. Ces prétentions n'étaient pas toujours bien reçues : « Moi, je suis moi. Je ne suis pas ton esclave », dit le roi de Byblos, Zekerbaal à son visiteur égyptien qui prétendait que la mer appartient à Amon et que ce dieu fait pousser les arbres du Liban tout exprès pour que l'on construise le vaisseau sacré de Thèbes. « Je ne suis pas l'esclave de celui qui t'a envoyé ». Et il le prouve en étalant ses livres de raison où sont enregistrés les paiements des Egyptiens. Il a fourni du bois, mais les Egyptiens l'ont payé en or et en marchandises. Ils ont aussi payé aux Pountiens leur encens et aux Bactriens leur lapis-lazuli. Cela ne les empêchait pas de représenter les gens de Pount humblement inclinés, pour recevoir les soldats du roi, de prétendre que les peuples du nord et du sud travaillent tous pour Sa Majesté, qu'ils viennent à Elle d'un cœur craintif, baissant la tête, leurs produits sur le dos et qu'ils Lui offrent leurs enfants pour obtenir le souffle de vie, par la puissance de son père Amon, qui a mis toutes les terres sous ses sandales. Ce dieu, s'adressant à la reine Hatchepsout, disait : « Je t'ai donné toutes les terres et toutes les montagnes... Je t'ai donné Pount en entier jusqu'aux Terres divines » (1).

Dans tous les temples de l'époque ptolémaïque, mais cela se voyait aussi dans les temples plus anciens, des bas-reliefs représentent le roi et le dieu échangeant des cadeaux. Le roi offre du vin, du lait, du térébinthe, de l'encens, des bijoux d'or et de pierres précieuses. Le dieu répond tantôt en donnant toutes les terres jusqu'aux quatre piliers du ciel, tantôt en donnant le pays d'où provient le produit offert : « Je te donne Byblos et son contenu, Tyr et son contenu... (2). Je te donne Pount avec ses produits, Byblos avec son contenu (3) ». Au roi

(1) *Urk.*, IV, 322-342.
(2) Chassinat, *Mammisi d'Edfou*, 191.
(3) Chassinat, *Le temple d'Edfou*, II, 270.

qui lui tend un pendentif la déesse Hathor répond : « Je t'ai donné le pays de Hethet et ses deux sortes d'or, Isternen et son argent. J'ai créé pour toi Rechtet et Tefrer, le lapis et la turquoise qui s'y trouvent (1) ». Je ne connais aucun bas-relief qui montre le roi recevant le pays de Bakhtan, ou Bakhtar en échange d'une statuette de lapis, mais il existait, tant à Memphis qu'à Thèbes, à l'époque d'Hérodote et même de Germanicus, plus de stèles, plus de bas-reliefs, plus de statues que de notre temps. Quand les guides avaient lu aux visiteurs le début du Poème de Qadech, qu'ils avaient fait admirer les bas-reliefs où les peuples du nord, de l'ouest et du midi étaient anéantis par Pharaon et ses guerriers, qu'ils avaient épelé devant les statues les noms de quelques ennemis de l'Egypte, ils pouvaient encore, pour clore la série, les conduire devant un monument aujourd'hui perdu où se lisait le nom de la Bactriane et des terres qu'il fallait traverser pour aller au pays du lapis-lazuli.

Post-scriptum. — Notre conclusion n'aurait certainement pas surpris Gaston Maspero. L'illustre maître écrivait en 1901 à Gaston Boissier qu'on pouvait noter à Thèbes les endroits où Germanicus s'était arrêté. Voir la *Revue des Deux Mondes*, 1901, III, p. 283 note 1 et Boissier, *Tacite*, p. 11, note 1.

Je dois ces références à l'extrême obligeance de M. Piganiol qui en outre m'a confirmé ce que j'ai écrit à la page 3 de ce mémoire. Germanicus, me dit le savant historien de Rome, était certainement accompagné d'un écrivain de profession qui rédigea et publia un journal de voyage. Il n'est pas certain que Tacite ait eu ce document sous les yeux, mais l'historien qu'il a utilisé a dû en avoir connaissance.

Avant Maspero, Champollion avait reconnu l'exactitude du récit de Tacite : L'historien romain, dit-il dans l'introduction de sa Grammaire égyptienne, p. xxi, semble avoir écrit en ayant sous les yeux une traduction littérale de ces antiques textes : je les ai retrouvés dans les décombres du palais de Karnac.

(1) *Ibid.*, I, 46. Semblables : *Ibid.*, III, 175 ; IV, 391.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-Propos	VII
Eugène Cavaignac, Les Fastes du théâtre attique au Ve siècle.	1-32
J.-J. Hatt, Les fouilles de Gergovie de 1941 à 1944	33-46
Pierre Montet, Germanicus et le vieillard de Thèbes	47-79
Paul Collomp, La place de Josèphe dans la technique de l'historiographie hellénistique	81-92
Yvonne Rocksett, Danses cléricales du XIIIe siècle	93-126
Robert Boutruche, La dévastation des campagnes pendant la guerre de Cent Ans et la reconstruction agricole de la France	127-163
Gaston Zeller, Aux origines de notre système douanier. Les premières taxes d'importation (XVIe siècle)	165-217
D. Stremooukhoff, Une éducation à la Rousseau (G. Romme et P. Stroganoff)	219-257
Félix Ponteil, Une nouvelle forme d'aristocratie au temps de Napoléon. Les sénatoreries	259-273

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ
BORDEAUX

Dépôt légal : 135.
1947, 1er trimestre

No de série :
Imprimeur : 32.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE « LA HAUTE-LOIRE »

Prix : 275 fr.

IL 8797.A-106

MÉLANGES 1945. — III. ÉTUDES HISTO[RIQUES]

STRASBOURG
1947